



COTTER, 2507 mètres au mayen d'Antoine

(Extraits du livre COTTER, 2507 mètres au mayen d'Antoine, page 122)

Durant l'hiver, nous sommes les seuls habitants des mayens de Cotter.

Le matin, je me lève aux environs de 5 h 30, j'allume le fourneau en pierre ollaire et, pendant que je prépare mon petit déjeuner, j'adore entendre le bois qui crépite dans mon fourneau, cela me procure une joie et une paix.

A Paris, lorsque je préparais mon petit déjeuner, j'écoutais souvent la chanson de Stefan Eicher Déjeuner en paix. A l'époque je devais m'imaginer cela, aujourd'hui je le vis, c'est magnifique et exceptionnel.

Si le froid ou la tempête m'a obligée à fermer les volets du mayen, aussitôt levée je les ouvre, car je sais que mes amis paysans qui viennent de se lever pour soigner leur bétail regardent de notre côté et aiment lorsque mes petites lumières brillent dans la nuit.

D'ailleurs, je fais la même chose, j'aime regarder la nuit noire, dans le ciel brillent les étoiles et lorsque mes yeux sont bien habitués à cette nuit, je distingue facilement les toutes petites lumières des écuries. Je me dis que le travail a déjà commencé, parfois très tôt !

L'écurie se trouve juste au-dessous de la chambre. Il fait nuit, le ciel est constellé et le froid est vif.

J'entre dans l'écurie, une chaleur douce m'enveloppe. Je salue mes petites et leur donne du foin, puis je retire le fumier.

Quand l'air froid entre dans l'écurie, de la vapeur s'élève, je vois à peine les vaches... c'est un moment magique, dehors tout est bleu, le jour se lève tout doucement dans un grand calme.

La Dent-Blanche, en ombre chinoise, se découpe sur un ciel de plus en plus clair. A Paris, à la même heure, j'étais dans le métro, compressée dans la foule.

Tous les jours, j'ai une pensée pour tous ces citadins qui vivent un véritable calvaire dans les transports publics.

L'hiver, la route est fermée, recouverte par la neige, nous ne pouvons donc pas descendre à la laiterie, aussi nous laissons les veaux téter leur mère.

C'est une joie de voir ces petits coquins se jeter sur les tétines des mamans. Celles-ci sont très maternelles et lèchent leurs petits dans tous les sens. Parfois même, le veau de la voisine a droit à de grandes léchouilles.

C'est après le repas des mères et des petits que je commence à étriller et brosser toute l'équipe.



Ici, à Cotter, aux jours les plus courts, me dit Véronique, nous profitons du soleil de 9 h 30 à 15 h 30.

Quand la neige est bien tassée par les promeneurs, nous partons nous promener jusqu'aux Lachiores avec Bobby et le chat. Nous nous installons devant un mayen et restons ainsi de longs moments assis à contempler la beauté du paysage et à écouter le silence !

Durant les week-end et les après-midi de congés, nous avons beaucoup de visiteurs. Les clients d'Antoine sont devenus des amis.

Les jours de mauvais temps, nous restons bien au chaud, Antoine sculpte, il fait des coqs et des animaux sur des manches de couteaux. Nous lisons aussi beaucoup.

La photo étant passée au numérique, j'ai maintenant un ordinateur et une petite imprimante. Cela me permet de faire des tirages, de fabriquer des cartes et d'envoyer un petit mot aux amis et à la famille pour leur raconter « les dernières nouvelles » de Cotter.

Nous recevons aussi beaucoup de nouvelles de nos amis de France, de Suisse, Belgique, Allemagne.

Quand je suis arrivée chez mon amie, je l'ai trouvée les mains dans la pâte. Elle préparait son pain, comme presque chaque jour.

Je laisse la pâte monter toute la journée, en fin d'après-midi, je la pétris de nouveau, juste avant d'aller soigner mes bêtes.

Antoine la laisse monter encore quelques minutes et chaque soir, il fait pour moi un dessin spécial sur le pain, que je découvre lorsque je remonte et que nous passons à table. Nous aimons manger à l'ancienne, de ce bon pain, du fromage et de la viande séchée. Mais j'aime aussi les tartines de confiture.

Lorsque le pain cuit, l'odeur descend jusque vers moi à l'écurie, c'est formidable, je me dis que tout à l'heure j'aurai ce bon pain sur la table !

Dès que nous avons terminé notre souper, j'aime ranger ma vaisselle et dès que la lumière tombe, et afin de garder l'électricité, nous préférons nous coucher.

En été, nous veillons en fonction de la longueur du jour et, dès l'automne, il n'est pas rare que nous soyons couchés aux environs de 20 h 30.

Nous aimons ce moment où plus rien ne peut nous déranger, nous nous racontons notre journée, nous parlons de nos projets.

C'est dans ces moments-là que je raconte ma vie d'avant à Antoine et qu'il me parle de la sienne.

Nous entendons nos vaches respirer, nous vivons avec elles, et ressentons toujours s'il se passe quelque chose d'anormal dans l'écurie.

Bobby se couche dans son panier, tout devient calme dans le mayen et la montagne elle-même respecte et protège jalousement cette intimité.